

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Judi 12 Juillet 1917

REDACTION ET ADMINISTRATION :
75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE

Téléph. : Direction 2-90. — Rédaction 2-72, 33-50

Bureaux à Paris : 10, rue de la Bourse
42^e ANNEE - 5 cent. - N° 14.707

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Alard,
rue Pavillon, 31, et dans nos bureaux.
A PARIS : à l'Agence Havas, place de
la Bourse, 8.

ABONNEMENTS
R.-du-Rhône et départements... 3 fr. 9 fr. 17 fr.
France et Colonies... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger... 9 fr. 17 fr. 30 fr.

Les abonnements partent du 1^{er}
et du 16 de chaque mois

La Signification d'une Crise

Nous signalions ici même il y a deux jours le malaise et le désarroi qui se manifestent avec une acuité de plus en plus grande aussi bien dans les milieux parlementaires boches que dans l'opinion. On déclare à ce propos qu'il serait imprudent de la part des Alliés d'attacher trop d'importance à ce mouvement et d'en escompter les résultats au profit de leur cause. La remarque est tout à fait juste, car il est trop évident que la victoire nous viendra, non pas des divisions de l'ennemi, mais des efforts décisifs de nos armées. Cependant, la crise qui se poursuit et qui s'aggrave de jour en jour dans le sein de l'empire est un fait bien intéressant. S'il faut se garder d'en exagérer l'importance, on ne doit pas non plus en méconnaître la signification.

Les Boches sont disciplinés et ont mieux dit domestiqués par le temps. La docilité avec laquelle ils se plient à toutes les servitudes et à tous les esclavages est la marque de la race. De même que les soldats allemands se laissent mener à coups de bottes et à coups de schlaque, les bourgeois et les ouvriers d'outre-Rhin courbent humblement l'échine sous la férule des autorités. Les élus suivent l'exemple des électeurs et c'est dire qu'il y a autant de platitude dans l'asservissement au Reichstag que dans le pays.

Le kaiser est partout le maître et il se fait obéir partout par l'intermédiaire de ses ministres, de ses fonctionnaires, de ses officiers. L'empire allemand forme ainsi d'un bout à l'autre de son territoire une organisation d'autorité et d'unité que l'on pouvait croire indéfectible. Eh bien, nous le demandons : n'est-il pas significatif de constater que, dans ce formidable bloc germanique, les craquements de plus en plus fréquents et de plus en plus profonds se font entendre ?

La crise politique et parlementaire dont l'Allemagne nous donne en ce moment le spectacle ne doit assurément pas être considérée comme la preuve que notre ennemi se trouve réduit à l'impuissance. Mais elle démontre tout au moins que la tournure prise par les événements a sérieusement déçu les calculs et les espérances de toute la droite boche. Si la guerre s'était déroulée selon les vœux des sujets du kaiser, ceux-ci n'auraient pas songé à faire éclater leur mécontentement.

On a laissé s'anémier le furor teutonien, écrit au sujet de la crise un grand journal pangermaniste. Aujourd'hui il est par terre... Il s'agit d'être ou de n'être plus, de vaincre ou de mourir. On voit par là quelle responsabilité énorme pèse sur le Reichstag. A lui de dire s'il entend continuer la politique du 4 août ou creuser un tombeau au présent et à l'avenir de l'Allemagne. L'organe boche se trompe : la fureur boche n'a pas faibli, et elle est peut-être plus exaspérée que jamais contre nous, mais elle ne se sent plus maîtresse de la situation. Aussi lui arrive-t-il de présent de se retourner contre les maîtres de l'empire.

Quand la politique du 4 août triompha, le triomphe de la politique du Deutschland über alles apparaissait comme certain à toute l'Allemagne. Mais après trois années de pénibles efforts et de luttés gigantesques, les Boches commencent à s'apercevoir qu'on les a engagés dans une sale aventure. Et tout le secret de l'actuelle crise allemande est là. Il ne saurait être indifférent pour nous d'en faire l'heureuse constatation.

CAMILLE FERDY.

Une Conférence socialiste des Alliés

Londres, 11 Juillet.
La Commission exécutive du parti travailliste a décidé de donner à ses représentants à la section britannique du bureau socialiste international le mandat de voter pour la convocation d'une conférence alliée socialiste et travailliste.

La Franchise postale militaire

Paris, 11 Juillet.
La Commission des P. T. T. a examiné les projets spéciaux du ministre des Finances, en ce qui concerne spécialement les limitations proposées à la franchise postale militaire. Elle a décidé, tout en maintenant les dispositions restrictives des correspondants-

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Maintenant que les Américains nous voient près, ils se demandent comment nous pouvons continuer la guerre capotés que nous sommes dans les ficelles d'une bureaucratie antédiluvienne. Peut-être révent-ils de nous débarrasser de ce fléau, de nous guérir de ce chancre. Pour Dieu ! laissons-les faire. Quelles que soient les victoires qu'ils remportent chez nous, il n'y en aura pas de plus belle que celle-là.

ANDRÉ NÉGIS.

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Maintenant que les Américains nous voient près, ils se demandent comment nous pouvons continuer la guerre capotés que nous sommes dans les ficelles d'une bureaucratie antédiluvienne. Peut-être révent-ils de nous débarrasser de ce fléau, de nous guérir de ce chancre. Pour Dieu ! laissons-les faire. Quelles que soient les victoires qu'ils remportent chez nous, il n'y en aura pas de plus belle que celle-là.

ANDRÉ NÉGIS.

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Maintenant que les Américains nous voient près, ils se demandent comment nous pouvons continuer la guerre capotés que nous sommes dans les ficelles d'une bureaucratie antédiluvienne. Peut-être révent-ils de nous débarrasser de ce fléau, de nous guérir de ce chancre. Pour Dieu ! laissons-les faire. Quelles que soient les victoires qu'ils remportent chez nous, il n'y en aura pas de plus belle que celle-là.

ANDRÉ NÉGIS.

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Maintenant que les Américains nous voient près, ils se demandent comment nous pouvons continuer la guerre capotés que nous sommes dans les ficelles d'une bureaucratie antédiluvienne. Peut-être révent-ils de nous débarrasser de ce fléau, de nous guérir de ce chancre. Pour Dieu ! laissons-les faire. Quelles que soient les victoires qu'ils remportent chez nous, il n'y en aura pas de plus belle que celle-là.

ANDRÉ NÉGIS.

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Maintenant que les Américains nous voient près, ils se demandent comment nous pouvons continuer la guerre capotés que nous sommes dans les ficelles d'une bureaucratie antédiluvienne. Peut-être révent-ils de nous débarrasser de ce fléau, de nous guérir de ce chancre. Pour Dieu ! laissons-les faire. Quelles que soient les victoires qu'ils remportent chez nous, il n'y en aura pas de plus belle que celle-là.

ANDRÉ NÉGIS.

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

LA GUERRE

Les Russes ont pris Halicz

PROPOS DE GUERRE

Les Américains chez nous

Le New-York Herald raconte qu'un général américain s'étant présenté dans un bureau de poste voisin de son camp pour y demander une communication téléphonique urgente et n'ayant pu l'obtenir sur l'heure, donna l'ordre de construire une ligne. Grand émoi chez les « autorités locales ».

— Mais il vous faut une autorisation.
— Nous l'avons.
— Une enquête préliminaire.
— Nous la ferons.

Pendant que M. Lebeureau, affolé, multipliait enquêtes, contre-enquêtes et rapports, les soldats américains plantaient leurs poteaux et tendaient leurs fils. On ignore si l'autorisation est arrivée, mais la ligne marche.

Cette plaisante histoire pourrait servir d'introduction à un livre sur les fantaisies de l'administration française, que devrait écrire un humoriste, cette administration que personne ne nous envie plus, en supposant qu'on nous l'ait jamais envoyée, et qui fait, parait-il, la joie de nos nouveaux alliés déçus qu'ils ont mis le pied sur la terre de France.

Ah ! ces bons Américains ne sont pas au bout de leur étonnement, dont le plus grand doit être de nous avoir vu nous tirer d'affaire dans cette guerre, malgré cette même administration. C'est que, à l'heure où les Boches dévalaient sur Paris, nous boussolâmes quelque peu les cartons verts. Pour sortir un dynamo d'un arsenal il suffisait alors d'un ordre verbal. M. Lebeureau s'arrachait ses derniers cheveux, mais la France fut sauvée malgré lui. Il s'est bien vengé depuis !

Elle a porté les mains à ses yeux. Elle voudrait ne plus voir... Elle voudrait aussi ne plus penser... Ses tempes sont marbrées par les sautes de son sang ; elle a les veines saillantes ; de la sueur, fine comme une rosée, perle à la racine de ses cheveux si soigneusement ondulés ce soir.

... Ondulés par elle, savamment, selon le goût de Roger... pour plaire à Roger... pour aller au-devant des desirs de Roger.

Cette pensée vient de lui traverser l'esprit.

Et une sorte de rire affreux... un rire qui ressemble à un sanglot... un rire qui fait mal à entendre sort de ses lèvres.

Mais la porte, qui s'est refermée tout à l'heure sur Servières se rouvre soudain.

Le chirurgien parait.

Et si la passion grondée en lui... si son âme est tumultueuse, son visage est à présent calme, impassible.

Il repousse une fois encore la porte derrière lui.

Il déclare :

— Madame, les cinq minutes sont écoulées.

Mais il remarque alors l'attitude étrange de la jeune femme.

Tout à l'heure les traits de celle-ci exprimaient la douleur et le désespoir. Maintenant cette expression-là a disparu, a fait place à de la colère.

Dans les yeux qui flambent on dirait même qu'il y a de la haine... Le visage du chirurgien se fait plus glacial encore.

Cette haine, n'est-ce pas lui qui l'inspire ?

N'est-ce pas à lui qu'elle va ? Mais que lui importe ! Il veut cette femme, encore plus belle, plus désirable dans sa révolte... dans son indignation que dans ses larmes.

Il va l'avoir enfin... Il n'en doute plus. Il s'approche.

Et, plus grave, plus résolu encore :

— Madame, tout ce que nous pourrions dire à présent serait superflu... L'heure d'agir est arrivée pour moi... Voici pour l'heure de répondre.

« Je suis prêt... je vous le répète... à faire tout ce qui dépendra de moi pour sauver votre mari.

« Le talent que l'on veut bien me reconnaître... l'expérience, la pratique que j'ai acquise... je mets tout cela à votre disposition.

« A une condition pourtant.

« Cette condition vous la connaissez.

« Répondez.

Christiane ne fait pas un mouvement. Elle a de nouveau porté la main à ses yeux qu'elle ouvre. Elle se tient droite, rigide. Il va l'avoir, elle croit qu'elle n'a pas entendu les paroles qui viennent d'être prononcées.

Servières dit encore :

— Si le mot que j'exige... si le mot que j'attends ne tombe pas à l'instant de vos lèvres... c'est la mort pour lui.

Les lèvres blêmes de la jeune femme s'agitent après un effort... elle veut parler.

Et cette fois il semble qu'elle va parler.

— Est-ce pour prononcer ce mot que le chirurgien espère ?

Celui-ci ne le saura pas.

Car, il reste une fois de plus, ce mot, aux lèvres de Christiane qui chancelle... qui cherche d'une main un appui au dossier du fauteuil.

... Qui de son autre main, fait un geste étrange... le geste de cacher une vision.

... Une vision qui se dresse devant elle.

... Une vision qui doit être douce pourtant, car elle amène aussitôt une détente sur les traits crispés de son visage.

... Une vision de tendresse... une vision d'amour.

... Celle de ses deux enfants... celle de Claudette et Marc, menottes jointes, et qui reposent là-bas dans leurs petits lits blancs.

... Qui reposent doucement en rêvant aux rêves en prononçant leur nom aussi les mois qui leur sont familiers, ces mots qu'ils aiment tant répéter :

— Petit père... petite mère...

... Ah... cette vision la malheureuse comprime son front, qui lui semble-t-il, est sur le point d'éclater.

— Que décidez-vous ? La vie ou la mort ?

